

PRINCIPAUX COLLABORATEURS

S. BERNAERT, L. MASSIN, G. DESSAULZAS, LUCOLAN, KARI, UNTE, DE SAINT-SAVIN

CONTRIBUTIONS

UN AN 12 francs

Abonnements de TROIS mois, sans frais, dans tous les bureaux de poste.

Redaction et Administration Paris et Province : 9, Passage de l'Industrie.

Lyon : vente en gros, 35, rue Thomassin, boîte, place des Terreaux, 6, à Lyon.

LA BAVARDE

Journal d'indiscrétions, littéraire, satirique, mondain, théâtral, financier

PARAISANT LE JEUDI A PARIS ET LYON ET LE VENDREDI EN PROVINCE

Mieux est de ris que de larmes écrire, Pour ce que tirs est le propre de l'homme. François RABELAIS.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

DORSAY, DUVERGIER, SCHNEIDER, A. DELIONS, M. MËPHESTO, J. SARRATIER

ABONNEMENTS

France... UN AN Fr. 12

On reçoit les abonnements de UN AN, TROIS et SIX mois sans frais dans tous les Bureaux de Poste.

LES ANNONCES ET RÉCLAMES sont exclusivement reçues à l'agence V. FOURNIER

MARIE COLOMBIER A SAINT-LAZARE

Tirage justifié 100,000 RYDMP.

M. SAINT-OBAIN est chargé de l'inspection générale de la « Bavarde » dans les Départements.

NOS ÉDITIONS

Nous publions six éditions pour la France et l'étranger. Les lecteurs qui désirent se procurer les numéros de ces éditions n'ont qu'à nous indiquer la ville qui les intéresse et nous envoyons 15 centimes en timbres-poste à l'adresse de Mme l'administratrice du journal, 9, passage de l'Industrie.

UN PRINCE EN GARNI

Encore un gargon qui va faire le désespoir de sa famille. En ce temps-ci, le monde est plein de gaudillards qui, dès le premier symptôme de duvet, secouent le joug paternel pour aller courir la prêtaine avec des drôlesses et gaspiller leur belle jeunesse parmi les mille établissements de plaisirs divers que recèle Paris.

Depuis quelques années la folle jeunesse s'émanipule d'une façon exagérée. Le giron maternel, on s'en moque! Et dès qu'on a trois poils au menton, on s'arrache au foyer des ses pères pour mener la vie à grandes ou à petites guides. Hurrâh! pour les fems! hurrah! pour le turf! hurrah! pour le bal!

On ne saurait trop conspuer ces petits mœurs et blâmer leur conduite, mais il est des cas où la tyrannie paternelle fait excuser les frasques des jeunes, et c'est justement celui du prince Victor-Napoleon.

Celui-là, j'ai entrepris de le défendre et je le défendrai! J'ai tant et tant connu de princes! Je les ai tous vus de près, j'ai tellement vécu de leur existence, qu'on m'aurait jadis décorée d'un titre honorable, à cause de mes relations illustres. Ce petit prince Victor, dont chacun s'entretenant actuellement, pour quoi ne l'aurait-il pas aussi? Pourquoi ne passerait-il pas à son tour devant mon scrupuleux objectif et ne poserait-il un jour sur moi son portrait à la postérité?

Je l'ai rencontré l'autre jour encore; c'est presque un enfant; une petite moustache noire sur un visage teinté de cuivre; deux yeux fixes et des lèvres massives, vives en couleur. C'est le collègue de la veille qui ne s'est pas encore débarrassé de son allure dingue d'adolescent et qui, revêtu de l'uniforme du parfait boudin, se croit encore sous la tunique universitaire.

L'indiscrétion se lit encore dans ses traits. Son cerveau ne doit pas encore être mûr pour la pensée! Et voilà pourquoi je me fais son champion. D'aucuns en lisant cela vont s'écrier: «Voici l'âme damnée des Bonapartes, leur porte-bannière!» Pauvres fous! Je ne moque des Bonapartes, comme je ne moque de Philippe VII et des autres. Ai-je une opinion? suis-je conservatrice, orléaniste ou socialiste? Je ne saurais trop le dire. J'aime les princes et voilà tout! Je rencontre sur ma route un gamin qui a du sang napoléonien dans les veines, je vois que son front est soucieux et son œil triste, j'essaie de le consoler! Demain si je rencontre un Bourbon désespéré, je ferai de même, parce que j'ai l'âme sensible et le cœur tendre. Ramasser un vagabond dans un ruisseau, ce n'est rien. Reléver un prince qui qu'il soit et d'où qu'il vienne, c'est noble et grand. Il faut dans le second cas cent fois plus de courage et d'énergie que dans le premier. Je dis cela non pour me montrer plus

grande et plus généreuse qu'une autre, mais parce que j'écris tout ce que je pense, cah-n-caha, et que ces pensées-là sont venues sous ma plume sans que j'y prenne garde.

Donc, ce bruit court de bouche en bouche : le prince Napoléon n'a plus ni sou ni maille! Triste! triste! triste! et comme ça la rappelle bien la ballade délicate de Daudet; vous en souviendrez-vous? Le petit dauphin va mourir! Comme on peut le rapprocher, ces deux exclamations lugubres : Le petit dauphin va mourir! Le petit prince est décafé!

Hélas! oui, décafé! Les rigneurs paternelles l'ont chassé du nid; il s'est débarrassé de la main paternelle de Jérôme, qui pesait trop lourde sur ses pauvres épaules, et il a poussé ce cri superbe : Soyons libres! Il est allé établir rue Monceau, et là, logé comme un calicot vulgaire ou comme une horloge à la troisième ordre, il attend que l'avenir veuille bien mettre le morceau désiré dans son assiette, ou que le hasard lui jette en passant quelque paquet de ses friandises attendues.

La captivité lui était trop dure; il a voulu vivre, il s'est révolté; par un instant, l'agneau timide s'est fait louveteau; il a brisé sa chaîne d'un effort superbe et s'est sauvé.

Hé! diront certaines gens, il est heureux maintenant, puisqu'il s'est affranchi de tout ce qui le gênait. Heureux! oui, mais l'argent! Voilà la grande question! L'argent infâme, Torquemada de la vie, tyran quotidien qui vous déchire le cœur et l'esprit. L'argent! qui rend fou! Le petit prince n'en a pas.

Oh! si les cœurs généreux voulaient, la tâche serait douce! Mais où sont les cœurs généreux? Je les cherche en vain autour de moi, et malheureusement il n'est pas permis aux femmes, si riches qu'elles soient, de faire l'aumône à des princes! Sans quoi mes coffres verraient leur or pour cette infertile! Un instant on avait cru que tout était sauvé! Les journaux de toutes nuances avaient annoncé que du fond de la cha pagne, la fortune grise de vice doré venait apporter le bonheur au pauvre enfant! On ne jurait plus que par Moët et Chandon, car c'était de ça que venait, disait-on, le trésor; Moët Chandon, prince! avait légué soixante millions au moët! On chantait victoire de tous côtés, lorsqu'une fatale missive est venue briser l'acoupe de mousseline de nos espérances, et renverser tous nos chât au bas de cartes.

Plus rien! Tout s'est évanoui, la plus atroce indigence frappe le prince, et peut-être aba-donné de nous, seul dans la vie, agri par la souffrance, le verrons-nous demain prendre la plume et se jeter dans le bataillon des journalistes, ainsi que l'exubérant Jules-Camille de Polignac, de flamboyante mémoire. Quel bel exemple pour le peuple! la princesse Pignatelli chantant dans les cafés concerts; il le fit d'un Polignac, combattant aux côtés de Vallès et le prince Victor, devenant lieutenant de Rochefort!

Rien! Plus rien! M. Auban accapare les 60 millions. Cette nouvelle était fautive, et l'effrayé étendard de la misère reparait aux fenêtres de la rue Monceau!

Ah! si le ciel avait voulu, moi, pauvre duchesse de Gerolstein, jeerais vu déposer à ses pieds, sur un coussinet cramoisi le noble sabre de mon père. Il l'aurait mis à son côté, et nous aurions combattu tous les deux. Mais je ne suis pas digne de cela! J'ai consulté l'oracle, et l'oracle m'a dit: «Laisse le sabre te ton père dans le grand bahut familial, et laisse les destinées s'accomplir!»

Le petit prince est décafé! Ce refrain sonne comme un glas funèbre à mon oreille épouvantée, et je frémis en songeant qu'il n'est pas un être, en France, capable de s'apitoyer sur son sort! Personne ne bouge. Seuls, les journaux raillent-ils racontent des histoires violettes sur l'infortuné.

C'est trop! Moi, j'aime les princes, et je le prouve. Je suis de celles qui ne craignent ni Dieu ni diable! Je me moque de ce qu'on peut dire de moi, et je vais bravant tous les sarcasmes comme une déesse impassible! J'ai trouvé le seul moyen de sauver ce malheureux en conservant l'honneur saul, comme à Fontenoy. Puisque la justice me sépare et me débarrasse à jamais du fumiste Bionne, je jette le va-tout!

Et, comme Mlle Moët offrit jadis sa main à Louis-Napoléon, j'offre aujourd'hui la mienne au prince Victor!

L'histoire jugera cet acte, et, si je suis une héroïne, elle l'écrira sur les pages d'or de son livre!

H. SCHNEIDER.

LIVRES CURIEUX

A l'heure où nous écrivons, les auteurs de Sarah-Barnum et de Marie Pigeonnier ont été condamnés à 3 mois de prison et leurs ouvrages vont être détruits.

Nous ignorons encore si leur recours en cassation n'établira pas un précédent pour l'extension de ce jugement. Dans ce cas, nous pourrions encore proclamer à nos lecteurs, Sarah-Barnum, au prix de 4 francs et Marie Pigeonnier, 3 francs.

M. Léo Taxil, auteur de la Prostitution contemporaine, comparait un ce moment devant le jury. Nous ignorons donc quelle sera la décision des jurés. Nous pourrions en attendant l'arrêt souverain de la Cour de cassation, procurer cet épouvantable livre au prix de 5 fr. 50.

Isidore Burel et Nana Judith, deux livres qui auront le sort des précédents, sont expédiés par nous, au prix de 2 fr. 50.

A toute personne qui nous enverra 15 centimes en timbre-poste, nous ferons l'envoi sans enveloppe du catalogue des livres curieux édités en Belgique, Allemagne, Suisse, Hollande, par les éditeurs Kistnaeckers, Brancart, etc., et nous leur procurerons les livres qu'ils choisiront.

Nous avons fait de très nombreux expéditions de ces volumes. Nous procurerons également tous les livres édités en France.

Envoi franco à domicile, en gare ou post-restauro, contre un mandat-poste à l'adresse de Mme l'administratrice du journal. Les envois ne portent aucune indication.

Nous n'acceptons pas les timbres-poste. Les personnes à qui cela contrarie de prendre un mandat-postal, n'ont qu'à nous faire parvenir des Bons de poste, qu'on délivre dans tous les bureaux aux prix de 1 fr., 2 fr., 5 fr., 10 fr. et 20 fr., sans aucune formalité, comme de simples timbres-poste, moyennant 5 ou 10 centimes.

L'ABSENTE!

A Mme Diane F**

Ils sont revenus, ces beaux jours Qui chassent les pensées moroses, En faisant naître avec les roses, Des rayons pour les amours. C'est le temps des folles ivresses! Le temps des paradis perdus! Le temps où les yeux des maîtresses Ont des éclairs inattendus!

Pourrait, je la maudis, cette saison charmante Qui réveille en mon cœur de si doux souvenirs Alors que, triste et seul, tous mes brûlants desirs La-bas, dans le ciel bleu, s'envolent vers l'Absenté!

Les clochettes des blancs mugnets Ont un parfum qui trouble l'âme, Et Cupidon vainqueur proclame La licence dans les bosquets. C'est le temps des bonheurs faciles! Le temps des hardis enjolivés! Le temps où les vierges mûries, En cachette, versent des larmes!

Pourrait, je la maudis, cette saison charmante Qui réveille en mon cœur de si doux souvenirs Alors que, triste et seul, tous mes brûlants desirs La-bas, dans le ciel bleu, s'envolent vers l'Absenté!

Les couples s'en vont, enlacés, Au plus profond de la ramée Cherchant, dans l'herbe parfumée, Le nid des amoureux passés. C'est le temps des nuits sans pareilles! Le temps des vœux réalisés! Le temps où les lèvres vermeilles Frémissent sous les longs baisers!

Pourrait, je la maudis, cette saison charmante Qui réveille en mon cœur de si doux souvenirs Alors que, triste et seul, tous mes brûlants desirs La-bas, dans le ciel bleu, s'envolent vers l'Absenté!

G. M.

MARIE COLOMBIER A SAINT-LAZARE

Las! hélas! la joie est éphémère ici-bas et il n'est si jolie couronne de roses qui ne se fane!

Au triomphe succède l'écrasement du trône, et les plus belles gloires s'éteignent! Marie Colombier dont le livre Sarah Barnum fit tant de bruit, il y a quelque mois vient de tomber dans le plateau des condamnations de la balance de Themys.

Marie Colombier qu'il y a quelques mots à peine, donnait à Versailles la première de Bianca comme pour ressusciter les soirées où les marquises poudrées madrigalisaient, se laissant appeler Cydalise et Colombine par les marquises enrivannées, Marie Colombier vient de sentir sur son épaule la lourde épée de Justice. Après le tour du théâtre, le four du Tribunal.

L'arrêt lugubre a retenti aux oreilles de la pauvre dame, le livre présenté au public par Paul Bonnetain, ayant blessé les mœurs au défaut de la cuirasse, Marie Colombier est condamnée à trois mois de prison.

La pauvre! Fera-t-elle la guêpe nouvelle roman, ou quelque nouvelle pièce. Peut-être, car alors après les quatre-vingt-dix jours de cachot elle pourra encore grossir son maggot et

ajouter des milliers de bank-notes aux milliers de bank-notes gagnés déjà.

Que Sarah Barnum ait le cœur est gêné, pardonnez à la pamphlétaire d'Alcée! Lorsque trois mois d'ombre auront passé sur ce soleil, les haines seront éteintes sans doute et de Marie Pigeonnier et de Sarah Barnum il ne restera plus que le souvenir!

Chose étonnante étrange : le tribunal ordonne la saisie et la lacération du livre. Le livre sera lacéré en place de Grève et cela après l'apparition de la 100e édition, alors que le moindre collégien en connaît tous les passages beaucoup mieux que l'histoire de Tityre!

Bizarre n'est-ce pas? Et comme on reconnaît bien que la Justice est femme, pour avoir des caprices aussi déraisonnables! — Le Saint-Savin.

Un Entrepreneur de Messes

La « Bavarde » n'est pas ce qu'il est convenu d'appeler une mangese de prêtres. Jamais elle ne s'est mêlée d'aller chercher noiseaux soutanes, de conspuer les ostensoris, ni de vouloir jeter son encens sur le surplus des évêques. A quoi bon il faut laisser toutes ces farces enfantines aux naïfs qui n'ont rien de mieux à faire et qui croient qu'ils peuvent renverser des cathédrales à coups de mauvais plume. Nous sommes des indépendants, des fantaisistes et des justiciers. Nous laissons chacun vivre à sa guise et croire ce qu'il veut, car il faut être superbement idiot pour entreprendre de mordre la cervelle de quelqu'un et de donner une autre forme à sa pensée. Il faut qu'on soit libre, et que chacun puisse marcher tête haute et sans entrave sur la route qu'il a choisie. Soyez mahométans si bon vous semble, adorez Vishnou, adorez Brahma, honorez de vos génuflexions, la lune ou le soleil, ou montrez-vous huguenots autant qu'on le peut être peu nous importe. Si vous avez une âme, un esprit, n'avez-vous pas le droit de le concourir à votre gré? Les cultes ne sont rien pour nous et nous ne trahissons que les abus.

Nous acceptons la religion du Christ, comme nous acceptons la religion de la Libre-Pensée, et le Grand-Orient nous inquiète pas plus que St-Pierre de Rome. Ceux qui veulent mettre l'esprit en camisole de force, et tracent sur tout ce qui n'est pas leur veau d'or, leur truuelle ou leur triangle, sont des insensés et si le diable les laisse que le vent emporte au moins leurs discours dérisoires. Puisque vous ôtez votre chapeau en entrant chez Jésus et que vous échangez de mystiques poignées de main à la porte de vos loges, pourquoi railler le Turc qui laisse ses babouches au seuil de la mosquée?

La « Bavarde » qui bâille tranquillement son œuvre sans s'inquiéter des bleus, des verts et des rouges, et qui laisse les railleurs aboyer et les jaloux gémir; la « Bavarde » qui aime la justice, le beau, et n'a souci que de sa conscience, déchire le voile que les fourbes, les lâches et les traîtres fissent autour de leurs personnes et c'est pourquoi, elle vient aujourd'hui attaquer les trafiquiers de messes!

On ne peut songer sans un vague sourire intérieur à cette histoire de messes dites en faveur d'âmes chères; on frémit en pensant que grâce à la négligence d'un vicairé quelconque une âme peut rester un siècle de plus dans les steppes amères du Purgatoire avant que de pouvoir enfin s'établir au pays de l'éternel bonheur.

La fantaisie si spirituelle du joyeux auteur du « Cardinal » et de l'abbé Constantin revient d'elle-même se placer dans la mémoire et l'on se prend à gémir avec Ludovic Halévy sur le sort lamentable du monsieur qui attend ses messes! Attendez ses messes quelle horrible situation. Etre obligé de se conformer au bon plaisir d'un simple pasteur, combien ce supplice est plus grand que celui du collégien qui biffe fébrilement sur un almanach les jours trop lents hélas qui le séparent de la Délivrance.

Mais qu'on me permette de revenir à mes moutons ou de les présenter plutôt. Ils sont au nombre de deux. Deux hommes charmants et très recommandables. C'est dans le beau pays de Champagne aux alentours de Troyes, à St-Julien que ces deux personnages se sont mis et c'est de là aussi que nous viennent les nouvelles du délicieux trafic de l'aide de quel is ont amplement rembourré de foins leurs soulis à boucles.

L'abbé Gallien et l'abbé Aviat m'apparaissent comme les Trocote et Cacoleit de la Soutane. Ces deux excellents ecclésiastiques spéculant sur le repos des âmes sent deux anges dont on ne saurait trop

célébrer la mémoire; aussi vais-je le faire aussi bien que possible.

Il n'est personne parmi mes lectrices qui ne sache qu'il s'envole quotidiennement des églises de France plus de trente-trois mille messes destinées à augmenter le bien être des défunts dans l'autre monde et à leur faire atteindre plus rapidement le but visé par leurs convoitises. En un mot la messe est une apostille, et je crois qu'une messe dite par un archevêque doit équivaloir à une recommandation de sénat-ur.

Malheureusement le chiffre des décès augmente chaque jour d'une façon ridicule. Or dans cette foule de décafé, plus on est riche plus on veut avoir de messes. De là surgit une difficulté énorme. Il n'y a pas assez de prêtres pour, toutes ces messes. Le clergé est débordé surchargé écrasé, on ne peut plus satisfaire les fidèles. Je connais des curés qui ont jusqu'à trois mille messes en portefeuille. C'est fabuleux. Une messe est ordinairement payée deux ou trois francs, cela explique l'abondance exagérée de tickets à écouler.

Les curés des grandes villes, ceux des paroisses importantes, sont particulièrement accablés. Ne pouvant arriver au terme de leur tâche, ils envoient des stocks de messes à de pauvres prêtres de la campagne, qui sont ravés de ces quelques livres de beurre à l'intention de leurs maigres épinaris. Des gens ingénieux ont établi des agences, et l'on fait actuellement circuler les messes par grosses et par douzaines avec une facilité inouïe: les curés aristocrates passent pour vingt sous à de pauvres yeux les messes qui leur ont été payées trois francs, de sorte qu'ils débloquent leur conscience en encombrant leurs coffres, ce qui est le comble de l'habileté.

Cette parenthèse fermée, pour la seconde fois je retourne à mes agneaux. Le remarquable M. Apiat, que j'ai présenté plus haut comme un gargon essentiellement supérieur, était passionnément épris du décoratif. Aussi se livrait-il à un commerce très étendu sur les ornements d'église, bibles, livres de prière, et autres choses relatives au culte. Et comme ce catholique poussait l'amour du mercantilisme jusqu'à la frénésie, non content d'être marchand de chausseries, il s'était fait directeur d'une agence d'intentions de messes!

Le mot est charmant, n'est-ce pas? Une sorte d'association ne tarda pas à réunir M. Apiat à M. Gallien, lequel, ayant fondé un ouvroir à Pacy, y faisait fabriquer par de candides jeunes filles des surplus haute-nouveauté qu'il vendait à tous ses collègues de la religion. Mais comme il est impossible de vivre décemment avec le produit d'un ouvroir, il avait, lui aussi, ajouté la corde des agences à son arc déjà si bien garni.

Un curé désirait-il un surplus ou une soutane, une bannière ou une croix? Gallien et Apiat les leur envoient. C'était charmant; pas un sou à débours; mais dans le fond de la caisse, parmi le papier d'emballage, le destinataire découvrait une collection de messes à célébrer, messes sur lesquelles nos deux camarades avaient, bien entendu, prélevé une commission raisonnable. Ces deux courtiers en messes pour repos d'âmes ont fait des affaires colossales, chacun a eu recours à ces chrétiens-juifs, et leur bon se s'est si bien enfilée que le sieur Apiat est mort, en 1880, possesseur d'un assez joli petit million, dont il a galement fait cadeau à son neveu, M. Millet, vicairé de Saint-Joseph à Paris. Tout avait été pour le mieux et M. Millet se serait contenté de dire et de faire dire quelques centaines de messes pour le repos de la bonne âme de son oncle si l'abbé Gallien n'était venu troubler la béatitude du pauvre vicairé à l'aide de quelques feuilles de papier timbré.

Voici: l'abbé Gallien ayant vendu à l'abbé Apiat pour 14,000 francs d'objets religieux, ledit Apiat devait, pour le payer, faire célébrer pour 14,000 francs de messes. La mort l'ayant surpris traîtreusement, ces 14,000 francs sont dus par M. Millet qui, n'ayant pas voulu payer, a été cité devant le tribunal de commerce de Troyes, lequel s'est déclaré incompétent. Devant la cour d'appel, le résultat a été le même.

Ce procès et cette histoire sont une des plus belles merveilles qu'on puisse désirer. Parmi les lettres écrites à l'abbé Gallien par Apiat, je découvre ce passage tintamarasque:

Ne vous effrayez pas, je n'ai pas conté nos affaires à votre achemné archevêque. Elles ne le regardent pas. D'ailleurs, votre archevêque, le mien bafé l'œil!

Quelle langue délicate pour un ecclésiastique! Et comme la conversation de ces deux compères devait être drôle!

Je crois que les évêques et archevêques dont feu M. Apiat se moquait si bien agrippent sagement en balayant toutes ces agences borgnes et que le gouvernement fera bien de veiller à cela!

Cette fièvre du trafic chez des prêtres est absolument révoltante.

Que les riches envoient leurs messes aux marmiteux, mais qu'on mette un terme à ces spéculations. C'est urgent.

Quant à M. Apiat, qui a peut-être fait languir tant de pauvres âmes dans le Purgatoire, je souhaite qu'il soit payé de retour.

Et la meilleure façon de punir cet habile industriel de toutes ses fautes, c'est de lui faire très longtemps attendre les messes de la délivrance! Un peu de purgatoire lui fera du bien.

Qu'en pensez-vous M. Ludovic Halévy? M. Desclauzas.

Très important pour nos correspondants

Nous prévenons nos correspondants qu'en raison des fêtes de la Pentecôte, la composition de notre journal est avancée. Il est important pour qu'ils ne subissent aucun retard d'insertion, que les articles nous parviennent vendredi et samedi. Cette recommandation est faite à tous nos correspondants sans exception.

L'ADMINISTRATrice.

EXPOSITION CANINE -- 1884

Place du Carroussel, le chien, l'une des plus nobles conquêtes de l'homme, est venu faire admirer ses différentes races. Depuis l'histoire d'arrière d'arrière au profil de retour, et le saint Bernard infatigable jusqu'au King-Charles la marquise et au havanais de l'horizontale, toutes les races sont représentées.

Trouvera-t-on encore là un chien de la duchesse d'Uzes arborant le nom flamboyant d'un homme politique comme Barodet? Peut-être!

Les chiens de Cladef et de Sarah Barnum ont des noms bien bizarres; celui d'un éditeur bien connu, s'appelle Paturou, et j'en connais un autre qui répond au nom de Zola.

Nous ne décrivons pas l'exposition — contentons-nous d'annoncer qu'elle est riche en surprises de toutes sortes, et plus intéressantes encore que les années précédentes. Qu'on s'en fasse part!

DUVERGIER.

LES NOUVEAUX EXPLOITS DU COLONEL RAMOLLOT

LES PERMISSIONS

A Ferdinandus.

Le colonel Ramollot, toujours père du régiment, annoncé aux réservistes que, tout en conservant la... la chose de discipline qu'il aime il saurait participer d'ailleurs tout ça d'intérêts civils et autres, comme pas d'quinquone.

Dans les cas urgents, il accordera donc des permissions de 48 heures avec la plus grande largesse, s'mant pour éviter l'abus, on devra s'adresser à lui, et lui donner les motifs.

— Citez d'mandez, réserviste? — Mon colonel, c'est pour une permission, qu'a... le camp, faire la nœce à Paris, pas vrai? — Ma foi non, mon colonel, c'est à cause des affaires.

— Affaires... affaires... j'm'en f... s'crognieugnieu! affaires... qu'elles affaires? c'que vous f... dans l'œil? — Je suis changeur mon colonel.

— Eh bien! ça vous change d'être m'instaire d'vez être content, c'est dans la... la chose de... de... de votre chose. — Pas précisément, mon colonel. Je suis à la tête d'un petit établissement financier et...

— Oui, vous c'que c'est. C'est vous qui... tout le temps le camp en Belgique avec l'argent des imbéciles. Eh bien! mais s'crognieugnieu! v'nétes qu'an flou! et c'ça moi qui camp une fois d'plus! ...

— Mais, mon colonel... — J'm'en f...! s'crognieugnieu! s'mens y vous avertis d'une chose, mon gargon... Si vous f... le camp avec l'argent des hommes du régiment, j'vous f... dedans; y's'entendez bien c'que je vous parle.

— Je vous assure mon colonel... — Pour lors, c'que vous voulez f... à Paris? — C'est à cause de la conversion qui... — Conversion! mais n... de D... v's'en loi tant qu'vous voudrez? à droite, à gauche, ça... Puis, d'abord v's'êtes un sale soldat s'ron d'un... du tout ça, s'curtez que d'puis dix ans, conversions supprimées d'la théorie, dont s'intitulent pour lors : changements de direction; allons, rompez, s'crognieugnieu!

— Et vous là, l'grand sec, c'que vous demandez?

